CHAPITRE VII

L'ARMÉE ESPAGNOLE A TÉTOUAN ET AU DELA.

Sommane. — 1° Négociations de paix sans résultats. — 2° Installation des troupes à Tétouan. — 3° Agitation autour de Tétouan. — 4° Attaque des Marocains contre Melilla. —5° Bombardement de Larache et d'Azila. —6° Arrivée de renforts à l'armée espagnole. — 7° Combat de Semsa. — 8° Organisation de l'armée espagnole à la fin de son séjour à Tétouan. — 9° Marche sur Tanger. Bataille d'Ouedr'as. — 10° La fin de la guerre dans les auteurs arabes. — 11° Conclusion de la paix.

§ 1. — Négociations de paix sans résultats 1.

Tétouan pris, et tout le monde, en Espagne, comme au camp, sauf de rares exceptions, convaincu d'abord que la conclusion de la paix s'ensuivrait nécessairement, le maréchal attendit les premières propositions de l'ennemi.

Celles-ci eurent lieu le 11 février, cinq jours, par conséquent, après l'entrée des troupes dans la ville. Les pourparlers se poursuivirent jusqu'au 23 du même mois; mais les exigences de l'Espagne les ayant empêchés d'aboutir, la trêve accordée pendant ce temps fut alors rompue et les deux armées ennemies se retrouvèrent en état de guerre. Laissant de côté ces pourparlers, afin de les traiter plus loin en détail, nous nous occuperons seulement dans ce chapitre de la suite des opérations militaires.

1. Alarcon, II, p. 146 et q. seq. — Schlagintweit, p. 329 et q. seq.

Pendant la période qui s'écoula depuis l'entrée des Espagnols dans la ville jusqu'à la fin des premières négociations pour la paix et qui s'étendit même aux premiers jours suivants, le temps fut en partie consacré à des travaux intérieurs, en partie au repos des hommes, en partie enfin à quelques reconnaissances; les derniers jours, eut lieu ce que nous appellerions aujourd'hui une opération de grande police, ayant pour but de mettre à la raison des montagnards du voisinage qui se montraient par trop agressifs (Semsa, 11 mars).

Après celle-ci, une fois bien établi que la conclusion de la paix était momentanément impossible et que la marche en avant se trouvait exigée par les circonstances, le maréchal choisit Tanger pour objectif, et, le 23 mars, les troupes sortirent de la ville pour commencer la dernière partie de la campagne.

§ 2. — Installation des troupes à Télouan (février-mars 1860)¹.

Les premiers moments passés, la place reconnue, les troupes occupèrent la citadelle et les points importants : puis elles prirent leurs cantonnements. Le II^e corps, celui de *Prim*, s'établit devant les portes, à l'Ouest de la ville, sur la route de Tanger : le III^e corps à l'Est, dans les jardins, et le quartier général à côté de l'endroit dit *Alameda* par les Espagnols ². Le général *Rubin* demeura au

1. Schlagintweit, op. cit., p. 329. — Yriarte, op. cit., p. 186. — G. de Lavigne, op. cit., p. 105.

^{2.} Voici comment l'Istiqçá raconte l'entrée des troupes espagnoles à Tétouan: « Quant à ceux qui s'étaient dirigés du côté de la citadelle, une fois arrivés au rempart, ils y appliquèrent des échelles, jetèrent des crampons et se hissèrent rapidement. Arrivés au-dessus du bordj, ils déployèrent leur drapeau au-dessus de la hampe et ti-

camp de la Douane avec une division à laquelle s'adjoignit bientôt le contingent basque, que nous allons voir arriver enfin. La cavalerie et une partie de l'artillerie se placèrent derrière le II^e corps, juste au pied des murs. Le général Rios resta dans la ville avec une grande partie de l'artillerie et le reste des troupes¹. Il était nommé gouverneur civil et militaire de la place. Ros de Olano, dont la santé était fort délabrée, s'installa de même dans la ville avec son étatmajor ².

L'emplacement de tous ces campements avait été choisi de façon à permettre de surveiller à la fois tous les abords de la ville. Prim observait la plaine et les hauteurs à l'amont; le maréchal, la plaine à l'aval et les hauteurs à l'Est; il demeurait en même temps en constante communication avec la Douane et la marine, dont il pouvait suivre toutes les évolutions dans la baie.

Le choix de ces emplacements était encore heureux à d'autres points de vue. Les jardins, au milieu desquels ils se trouvaient en grande partie, donnaient ombre et fraicheur dans les premières journées de soleil, bien rares encore, mais déjà chaudes à midi, en même temps qu'ils protégeaient contre les vents violents de l'Est; la plupart

rèrent un coup de canon pour le saluer. Lorsque ceux qui se livraient au pillage et au meurtre dans Tétouan entendirent retentir le canon, ils levèrent la tête vers la citadelle. Dès qu'ils virent le drapeau ennemi flotter sur elle, ils s'enfuirent précipitamment comme des troupeaux effarouchés. »

- 1. « O'Donnell entra, ainsi que les principaux chefs. Il se rendit à la demeure du Makhzen et y logea. Les principaux chefs furent repartis dans la ville, nantis de feuilles portant les noms des maisons où ils devaient loger. Chacun d'eux avait sa maison indiquée sur sa feuille. L'un devait loger dans la maison d'Er-Rezini, l'autre dans celle d'El-Lebbadi; un autre encore dans celle d'Ibn El-Menfti... » Istiqed, IV, p. 217. Es-Selâoui se trompe en indiquant que O'Donnell logea en ville.
 - 2. Yriarte, op. cit., p. 185.

des arbres fruitiers commençaient alors à sleurir et les orangers répandaient partout leurs pénétrantes senteurs. D'agréables impressions se dégageaient de ces lieux, bien faits pour reposer les troupes des fatigues antérieures. L'eau se trouvait à profusion partout, ici dans les citernes, là jaillissant des fontaines. Les arbres du front furent coupés pour permettre à la vue de s'étendre au dehors et de surveiller le pays; ils donnèrent le combustible nécessaire aux cuisines. Mais des actes de vandalisme inutiles furent commis; on abîma ces jardins qui eussent pu servir plus tard à l'armée et contribuer à l'embellissement et à la richesse de la contrée, si on la conservait comme possession. Schlagintweit cite le cas d'un magnifique caroubier du quartier général, dont l'ombrage protégeait contre les ardeurs du soleil le lieu de réunion de beaucoup d'officiers; or, il fut un jour abattu parce que, la nuit précédente, le bruissement de son feuillage avait troublé le sommeil d'un des plus hauts officiers généraux.

Une fois les camps établis, diverses mesures administratives furent prises, ayant pour but l'aménagement de la ville; mais nous préférons n'en rien dire ici pour ne pas interrompre le récit proprement dit des événements. On en trouvera plus loin le récit, au chapitre « La vie intérieure de Tétouan ».

Il est par contre indispensable d'indiquer le manque de soin qui présidait aux mesures relatives à l'organisation de la vie des troupes ². Une fàcheuse négligence régnait partout. Un jour, « et personne ne s'en vanta, tellement c'était acte d'imprudence et d'incurie, le troupeau destiné à l'alimentation de l'armée fut enlevé tout entier par les rôdeurs, qui se débarrassèrent des pasteurs en faisant

^{1.} Op. cit., p. 339.

^{2.} *Ib.*, p. 336.

siffler quelques balles à leurs oreilles. Le troupeau comptait plus de cent têtes, et, au lieu d'envoyer pour le protéger quelques soldats d'escorte, on l'avait laissé paître à l'aventure, à plus d'une lieue du camp, sous la garde de deux hommes '».

Les convois de vivres et de malades allant de Tétouan à la Douane n'étaient pas escortés; un soir, une douzaine de mules furent enlevées de la sorte. Par hasard, l'état-major assistait à la scène, de son camp, mais de fort loin. Sautant à cheval, escorte et officiers s'élancèrent sur la trace des voleurs; ils durent s'enfoncer, de l'autre côté de la rivière, dans les massifs de verdure qui garnissent les premières pentes des montagnes des Benî Maadèn et des Benî Salah. Les gens des villages, ceux des maisons isolées, tirèrent sur eux plusieurs coups de fusil; tous revinrent enfin, sans être blessés, heureusement, avec six prisonniers. Mais les mules ne furent jamais retrouvées².

Pendant leur séjour sous les murs de Tétouan, les troupes, quand elles n'étaient pas laissées au repos, s'occupaient à quelques travaux : ou bien encore, elles accompagnaient au dehors les animaux emmenés au pâturage. Mais nous venons de voir qu'elles n'y apportaient pas tous les soins nécessaires. Les musiques jouaient de temps à autre, pour délasser les hommes et les officiers et combattre la monotonie d'une existence inactive, la mélancolie des souvenirs et le regret du sol natal. Mais la vie semblait à beaucoup pesante, plus morne que cette vie active et insouciante de la campagne et du plein air des mois passés³.

Cependant on attendait toujours, incertain de la tournure

^{1.} Yriarte, op. cit., p. 248.

^{2.} Yriarte, op. cit., p. 247-248.

^{3.} Schlagintweit, op. cit., p. 338.

qu'allaient prendre les événements. Le maréchal ne pouvait agir sans avoir reçu des instructions de son gouvernement; et, pendant que celui-ci s'occupait d'examiner les premières propositions de paix faites par Moulay 'Abbâs, l'armée se trouvait dans une fausse position, exposée aux tracasseries continuelles des indigènes agissant isolément, sans ordre et pour leur compte, en enfants perdus, mais sans pouvoir agir, elle, de son côté, en face d'un ennemi qui se réorganisait.

§ 3. — Agitation autour de Tétouan 1.

Pendant son séjour à Tétouan, l'armée fit d'abord quelques reconnaissances d'importance plus ou moins grande; elle dut aussi soutenir quelques petits combats d'avant-postes, et les coups de seu, tirés par les montagnards contre les sentinelles avancées, ne cessèrent jamais complètement ni de jour, ni de nuit.

Le 8 février, une reconnaissance fut envoyée sous les ordres des généraux Prim et Enrique O'Donnell². Ceux-ci, avec toutes leurs troupes, devaient parcourir la vallée de Tétouan à l'Ouest de la ville, pour se procurer des renseignements sur les positions probables de l'ennemi que l'on avait vu s'enfuir dans toutes les directions après la bataille du 4 courant. La reconnaissance poussa jusqu'à une dizaine de kilomètres des murs sans trouver trace de l'armée de Moulay 'Abbâs. Des renseignements particuliers firent connaître qu'il avait rassemblé ses forces, puis établi son camp à mi-chemin de Tanger, près du col du Fondaq. C'était un lieu sauvage, difficile à forcer. On pouvait donc

2. Schlagintweit, op. cit., p. 340.

^{1.} Alarcon, II, p. 203 et q. seq., et p. 230-243. — Schlagintweit, op. cit., p. 346. — Yriarte, p. 247 et q. seq.

prévoir que, si la paix n'était pas conclue, il y aurait encore des combats importants à livrer avant la fin de la campagne.

C'est quelques jours après cette reconnaissance que commencèrent les pourparlers en vue de la fin des hostilités, puis la première conférence des envoyés de Moulay 'Abbâs et du maréchal O'Donnell, qui fut sans résultats. Alors, du jour où les Tétouanais surent que les pourparlers étaient rompus, une certaine agitation se produisit jusque dans la ville; des sentinelles furent enlevées, des soldats disparurent.

Il devint plus imprudent que jamais de s'engager sans une escorte sérieuse sur les routes entre les portes et la Douane. Il fallait mettre un terme à ces agissements; et les gens de Boû Semlèl se montraient particulièrement turbulents, particulièrement inquiétants.

« Si quelque cavalier commet l'imprudence de mener boire les chevaux sans se faire accompagner, écrivait alors Yriarte, il est aussitôt assailli par une bande de pillards qui s'emparent des montures et, la plupart du temps, il devient victime de sa témérité. Depuis le jour où a eu lieu la conférence, ces hostilités ont redoublé, et il ne s'est pas écoulé un jour, sans qu'on n'ait constaté la disparition d'un ou plusieurs soldats. Le 27, vers le soir, trois hommes lavaient leur linge à la rivière; deux ont été tués et le troisième, assailli par quatre Maures, a été emmené prisonnier.

« Enfin, le général Prim résolut de mettre un terme à cet état de choses, et, à la suite d'une conférence avec le général en chef, on envoya un bataillon qui gravit avec peine ces chemins ardus et arriva jusqu'à l'entrée du douar sans rencontrer un seul habitant.

« L'interprète s'avançait, entouré d'une escorte et prêt à s'adresser au premier montagnard venu, pour l'envoyer

1. Cf. Alarcon, II, p. 211 et q. seq.

dire à ses compagnons qu'on mettrait le seu au village au premier meurtre ou à la première hostilité, quand les coups de seu se sirent entendre; ce sur le signal d'une résistance assez saible, mais qui dura près de deux heures : on poursuivit tous les montagnards par des chemins accessibles seulement aux chèvres et aux Arabes. Une sois ceuxci hors de portée, les sorces espagnoles n'eurent qu'à se retirer; il eût été de bonne guerre de ravager le village et sorcer les habitants à se disperser, mais dans toute cette campagne les généraux ont évité de prendre des résolutions qui auraient pu saire accuser les Espagnols de brutalité et de barbarie.

« Cependant, plusieurs prisonniers étaient tombés entre les mains des chasseurs. L'officier supérieur, faisant comparaître l'un d'eux, le somma d'aller annoncer aux montagnards qu'on exigeait leur soumission immédiate ou que le village allait être livré aux flammes et les arbres fruitiers coupés par le pied.

« Les Maures, perchés sur les cimes des dissérents pics des montagnes, les uns étendus sur des plateaux où il y avait juste la place d'un corps, les autres sortant la tête d'une tousse de verdure, se dressèrent en voyant arriver l'envoyé; et quand celui-ci leur eut répété les paroles de l'officier supérieur, un rugissement sauvage, composé d'éclats de rire et d'imprécations, s'éleva de toutes parts; quelques-uns abandonnèrent leurs positions, redescendirent à portée de nos soldats et recommencèrent leur seu de tirailleurs.

« C'est alors que, perdant patience, et voyant qu'il sallait frapper ces sauvages jusque dans leur existence, on détacha une quarantaine d'hommes qui, en un instant, mirent le seu aux premières cabanes, couvertes de roseaux.

« Quand les premières cabanes furent en flammes et

que la fumée monta jusqu'au haut de la montagne où les Kabyles s'étaient réfugiés, l'officier qui commandait le bataillon rassembla ses hommes et, disposant une arrièregarde pour le cas où il serait inquiété dans sa retraite, il redescendit la montagne, traversa la rivière et rentra au camp.

« Deux jours après, un soldat qui allait puiser de l'eau fut tué; le lendemain, un assistant , qui lavait le linge de son officier, fut enlevé et décapité, et quelques vaches furent enlevées.

« Cette fois, on sit partir un bataillon et un détachement du génie, avec ordre de brûler le village, de détruire les conduites d'eau, et de couper tous les arbres fruitiers. Après l'incendie qui avait marqué le passage des premières troupes, les montagnards comprirent que ce nouvel envoi de forces annonçait une vengeance terrible. S'élançant donc au-devant des Espagnols, sans armes et avec des paroles de paix, ils demandèrent grâce, alléguant que les derniers meurtres venaient de quelques Kabyles qui ne reconnaissaient aucune autorité 2 » et que les chefs de Boû Semlèl avaient tout sait pour punir les assassinats. On exigea que les principaux d'entre eux vinssent se soumettre au maréchal. Ils s'exécutèrent et s'en tirèrent ainsi, avec des remontrances qui les touchèrent probablement fort peu, car ils prirent part aux combats suivants. Mais, du moins, jusque-là, se tinrent-ils tranquilles.

Sur ce, se produisirent les derniers pourparlers pour la paix. Ils furent sans résultats. Alors, peu après, des cavaliers de la Garde-Noire parcoururent le pays, défendant aux paysans des environs de Tétouan, qui avaient jusque-là

^{1.} C'est ce que nous appelons chez nous une « ordonnance ».

^{2.} Yriarte, op. cit., p. 250 et q. seq.

^{3.} Yriarte, op. cit., p. 261 et q. seq.

ravitaillé la ville comme d'habitude, en œufs, volailles, légumes, charbon, etc., de ne rien vendre à l'avenir aux Espagnols ni aux Musulmans demeurés avec eux.

« Il est impossible de se nourrir autrement qu'en se soumettant au régime des rations, dit Yriarte La nourriture du soldat ne saurait lui manquer, malgré l'horrible tempête qui s'est élevée depuis cinq jours et qui force les bâtiments servant de magasins flottants à regagner le mouillage d'Algésiras ou de Ceuta; mais les dépôts établis à la Douane et dans l'intérieur de la ville ne peuvent suffire qu'aux besoins de l'armée et non à ceux des habitants de Tétouan qui sont enveloppés dans la même proscription par le fait seul de ne pas avoir abandonné la ville.

« Ce n'est pas la seule mesure prise pour harceler l'armée et pour nous rendre insupportable le séjour de Tétouan : les tribus éparses du Rif, les montagnards, les habitants du versant du petit Atlas, tout ce qui reconnaît ou déteste le pouvoir de l'empereur, se réunit aujourd'hui dans la même haine contre les Espagnols, et, malgré les ordres formels du khalife, qui veut rester maître suprême d'attaquer quand et où il lui plaira, ils se réunissent pour reprendre Tétouan et s'emparer de nos campements. Quelques chefs de tribus jugent que Mouley Abbas a fait preuve de peu d'habileté dans la conduite de cette guerre, et veulent tenter à leur tour la chance des armes; d'autres proposent des plans de bataille irréalisables, et parce qu'ils ignorent la tactique des armées européennes; enfin, la plupart, après avoir envoyé des délégués au prince qui les a détournés de leurs projets d'attaque en leur conseillant de s'en rapporter à la bravoure et au patriotisme de l'armée régulière, persistent plus que jamais dans leurs intentions et réunissent des forces. Avec une promptitude singulière chez un peuple qui ne communique que par des routes

^{1.} Yriarte, op. cit., p. 261.

mal tracées et par des chemins difficiles et très accidentés, cet ordre d'inquiéter les Espagnols sur tout le territoire s'était transmis depuis Ceuta jusqu'à Tanger, depuis Tétouan jusqu'à Melilla. »

§ 4. — Attaque des Marocains contre Melilla (6 février 1860) '.

Les Rifains n'avaient pas attendu ces recommandations pour entrer en scène. Le jour même et le lendemain de l'entrée des Espagnols à Tétouan, un événement se produisit à Melilla qui, bien que ne faisant pas partie des opérations dans la région qui nous intéresse, mérite cependant d'être exposé; car il eut un certain retentissement sur la situation de l'armée, en ce sens qu'il donna plus de poids au parti marocain désireux de continuer la guerre. Il était, d'ailleurs, la conséquence des excitations partout répandues et de la guerre sainte partout prêchée à l'instigation de Moulay 'Abbâs.

Le 6 février, la garnison de Melilla fut inquiétée par des Rifains. Le gouverneur, le général Buceta, crut pouvoir se débarrasser facilement des indigènes, qui s'étaient rassemblés à l'entour, par une prompte attaque; il passa donc sur le continent et s'y établit; en cela, il agissait contrairement aux ordres de son gouvernement qui lui avait prescrit de s'abstenir de toute offensive.

La garnison de Melilla était très faible; elle comptait seulement le 2° bataillon d'infanterie du régiment Murcia, le 2° de Fijo (de Ceuta), 40 pénitenciers armés et 18 indigènes. Malgré la faiblesse de ces effectifs, le premier jour tout alla bien (7 février).

L'intention de Buceta était sculement de se fortifier dans

^{1.} Schlagintweit, op. cit., p. 340.

ses positions; il avait entrepris de le faire; le 8 et le 9, on continua ces travaux malgré de légères escarmouches; mais le soir du 9, à 9 heures et demie, l'ennemi apparut tout à coup en forces et surprit les Espagnols qui se croyaient en sûreté; il les obligea à repasser le pont qui joint au continent l'île sur laquelle s'élève la ville.

A la première nouvelle, le général Buceta, malade de la sièvre et au lit, se leva, rassembla les hommes qu'il put trouver et se porta au secours des troupes engagées. C'était en vain. La fuite était générale déjà; un retour offensif était rendu impossible par l'obscurité.

Le général Buceta fut relevé, remplacé par le brigadier Lemmy et traduit à Malaga devant un conseil de guerre.

Les pertes avaient été de 5 officiers et 49 hommes tués ; 13 officiers et 143 hommes blessés '.

§ 5. — Bombardement de Larache et d'Azila² (25-26 février 1860).

A la suite de la rupture des premières négociations engagées entre les Marocains et les Espagnols, après la prise de Tétouan, la flotte de l'amiral *Bustillos* bombarda Larache et Azila, les 25 et 26 février 1860. Le mauvais temps la força à rentrer à Algésiras; elle revint pour bombarder Rabat. Il y eut un semblant de résistance de la part de

- 1. A la suite de l'agression des Rifains contre Melilla, beaucoup de journaux espagnols conclurent à la nécessité de pousser la guerre plus activement que jamais ; il fallait, d'après eux, une fois conclu avec le Maroc un traité de paix avantageux, nettoyer les côtes du Rif des pirates, aucun traité ne pouvant engager à ménager ceux-ci. A ce propos, certains périodiques rappelaient l'action de la France sur les côtes d'Algérie, commencée en 1830, et préconisaient quelque chose d'analogue. Cf. G. de Lavigne, op. cit., p. 123-124.
- 2. G. de Lavigne, p. 125. Baudoz et Osiris, op. cit., p. 266. Alarcon, II, p. 206 et q. seq.

Larache: ses défenseurs tuèrent un homme à la flotte espaespagnole, dont quelques matelots reçurent aussi des contusions.

§ 6. — Arrivée de renforts à l'armée espagnole 1.

Dès que l'issue de la dernière conférence entre Moulay 'Abbâs et le maréchal O'Donnell eut rendu plus que probable la nécessité de continuer la campagne, le maréchal donna, le 4 mars, au général *Echagüe*, demeuré à Ceuta avec 14 bataillons, l'ordre de venir le rejoindre avec 8 d'entre eux. Echagüe y arriva le 5 mars. Deux vapeurs avaient, de la mer, appuyé sa marche.

L'armée de O'Donnell avait mis, elle, seize jours à longer la côte de Ceuta au Martine, un peu plus d'un mois de Ceuta à Tétouan.

« La division Echagüe, un jour et demi après son départ, se présenta à nos avant-postes après avoir rencontré sur la route quelques pasteurs sans armes qui conduisaient des troupeaux assez considérables, quelques laboureurs qui ensemençaient ces champs fécondés par le sang et les cadavres, et huit rôdeurs armés jusqu'aux dents, qui eurent l'audace de se défendre contre une avant-garde de plus de trente cavaliers.

« Le maréchal était venu au devant du général Echagüe, assez anxicux de savoir comment s'était effectué le trajet ². » Le général amenait avec lui, outre les 8 bataillons, 2 batteries de montagne, 2 compagnies du génie, un escadron de cavalerie. Il avait reçu l'ordre de départ le 4 mars. Le général Gasset demeurait au Serrallo avec le reste des

^{1.} Yriarte, op. cit., p. 257 et q. seq. — Alarcon, II, p. 230-243. — G. de Lavigne, op. cit., p. 143.

^{2.} Yriarte, op. cit., p. 280.

troupes pour couvrir la ville. Quelques jours auparavant, le 27 février, la Division Basque avait enfin rejoint l'armée (Division Vascongada).

Formée en décembre, après avoir attendu des armes pendant plus d'un mois, la légion basque avait attendu dans les ports, impatiente de partir. Elle fut reçue aux acclamations de l'armée 1.

1. L'histoire de cette légion basque est un véritable poème: les provinces basques avaient alors le privilège de ne fournir de contingents à l'armée qu'en temps de guerre et proportionnellement à l'importance des opérations (Schlagintweit, op. cit., p. 98, d'après le Mundo militar). La légion basque fut formée dès le début de la guerre. Mais le général La Torre, son chef, courut de Paris à Liège à la recherche de carabines de précision sans en trouver. Liège avait depuis quelque temps une commande de 8 000 fusils pour l'Espagne. mais elle n'était pas prête. La Torre, désespéré, revint à Saint-Sébastien; on prit le parti de donner aux Basques, provisoirement, des fusils ordinaires, des armes démodées conservées dans les arsenaux du Nord de l'Espagne (G. de Lavigne, op. cit., p. 66).

La légion basque fut complétée en décembre, dirigée sur Saint-Sébastien et les ports de la Cantabrie; mais elle n'avait pas d'armes encore. Elle en reçut une fois arrivée dans ce port (G. de Lavigne, p. 55). Le 20 janvier, elle était prête à entrer en campagne, avec un effectif de 3 000 hommes (Baudoz et Osiris, op. eit., p. 236). Trois navires à vapeur, aux noms retentissants, Hercule, Cavour et l'Empereur embarquèrent au passage les 4 bataillons pour les conduire à Cadix (G. de Lavigne, op. eit., p. 86). Là, ils attendirent un bon moment; cela donna le temps aux fusils d'arriver. Les Basques furent munis de carabines Minié, puis, sin février, ils s'embarquèrent ensin pour le Maroc.

Aussitot débarqué, le général La Torre, qui les commandait, monta à cheval, prit avec lui une escorte d'une cinquantaine de ses grenadiers, et partit au trot pour le quartier général sous Tétouan. Ses cinquante hommes, vêtus d'une saçon pittoresque, coissés du béret traditionnel, à la physionomie intelligente, les cheveux coupés ras sur le front et rejetés en boucles abondantes en arrière de la tête, le suivaient d'une allure aussi vive, au pas de basque, et répondaient aux questions qui leur étaient saites dans une langue inconnue de presque toute l'armée.

Ce fut un véritable événement. Bientôt on les reconnut, on les

nomma: « Ce sont les Basques », et les bataillons accoururent se ranger sur leur passage et les acclamèrent. Ils arrivèrent ainsi, toujours courant, jusqu'à la tente du général en chef, qui sortit pour les voir et leur promit de passer la légion en revue le lendemain. Quand le général La Torre eut pris les ordres du maréchal, il remonta à cheval et repartit au trot, toujours suivi de ses coureurs, traversant de Tétouan jusqu'au camp une triple haie de soldats qui criaient des vivats et battaient des mains.

Les zouaves basques portaient l'uniforme suivant : veste bleue à brandebourgs ; manteau-capote à capuchon ; havresac en toile ; pantalon rouge, large, maintenu à mi-jambe par une guêtre en cuir ; souliers lacés ; carabine et sabre-baïonnette ; béret blanc pour les Biscayens, bleu pour les Alavais, rouge pour les Guipuzcoans.

Cette légion basque était fournie volontairement par les provinces basques. Celle de Biscaye allouait à chaque volontaire 4000 réaux payables moitié au moment de l'incorporation, moitié lors de la sortie des provinces, plus une solde journalière de 6 réaux pour les soldats, 7 pour les caporaux, 8 pour les sergents, et les rations une fois en campagne. La députation provinciale de Guipuzcoa allouait 2500 réaux, dont 500 payables le jour de l'engagement et le reste au retour de l'expédition (Gaceta militar, ap. Lavigne, op. cit., p. 35).

Le Mundo militar donna le dessin du drapeau de la légion basque. Il portait, brodées sur le milieu, les armes d'Espagne, et sur la bande rouge du bas le symbole des provinces unies : trois mains jointes avec cette devise nationale : Irurac-bat (trois dans une) (G. de Lavigne,

p. 76).

Les officiers étaient pris dans l'armée parmi ceux qui étaient originaires des provinces basques (G. de Lavigne, p. 49). Le fait de l'envoi d'une légion basque au Maroc n'avait pas une grande importance à l'égard de la guerre en elle-même, vu le faible effectif de cette troupe; mais elle en avait au point de vue de l'influence pacificatrice de cette guerre en Espagne. Voyez ce que dit Lavigne, p. 140-141:

« Nous avons dit déjà que les trois provinces basques, la Bizcaye, le Guipuzcoa et l'Alava, ont fourni ce beau contingent; leur fraternité, leur accord sont aussi l'un des heureux résultats de cette guerre si nationale. Il y a peu d'années que la guerre civile les désolait et les divisait. Les uns, recrutés et conduits par un partisan célèbre. Zuma-lacarregui, servaient la cause de don Carlos; on les reconnaissait à leurs berrets rouges; c'étaient les chapelgorris; les autres, les chapelchourris, berrets blancs, servaient dans l'armée de la reine Christine. Les veillées, dans les trois provinces, sont encore remplies des nom-

§ 7. — Combat de Semsa (11 mars 1860)¹.

L'immobilité des Espagnols devait satalement enhardir les Marocains. La preuve ne s'en sit guère attendre.

Le 11 mars, à 10 heures du matin, un service religieux était célébré. Les troupes l'écoutaient dans leurs cantonnements et l'état-major sur la place de Tétouan. Vers le milieu de la cérémonie, les coups de seu parurent retentir aux avant-postes avec plus de sorce et de rapidité que d'ha-

breux récits de cette guerre néfaste. Le blanc et le rouge, quand les Basques étaient en dissension, étaient les couleurs des partis contraires : en 1835, ce surent les berrets; c'étaient les ceintures en 1843, alors que les sabelgorris et les sabelchourris (ventres rouges et ventres blancs) se disputaient des suprématies locales. Aujourd'hui, les berrets rouges sont aux Guipuzcoans, les berrets blancs aux Bizcayens, et les berrets bleus aux Alavais, sous un même drapeau avec l'emblème de trois mains croisées, et la devise Irurae-bat — trois en un.

Les Basques sont marcheurs et coureurs intrépides, autant que soldats infatigables et combattants énergiques. Si petit que soit leur nombre, ils apportent à l'armée un renfort important; ils sont hommes à s'en aller de Tétouan à Tanger au pas de course, la carabine au poing, de revenir à leur campement sous la même allure, et, sauf la traversée du détroit, ils tiendront leur promesse et retourneront après la guerre dans leur chère Vasconie, toujours courant. Nos guerres du premier Empire ont fourni des exemples de cette activité infatigable : notre armée se rappelle l'intrépidité de ces bataillons de braves volontaires, des rangs desquels partit Harispe pour devenir maréchal de France, et l'on nous a plus d'une sois raconté à nousmême cette course solle, saite du Rhin à Saint-Jean-Pied-de-Port par quatorze Basques de la Grande Armée, venus sans permission, pour soutenir un dési à la paume à la fête de leur pays, et qui rejoignirent leur demi-brigade, au pas accéléré, juste la veille de la bataille d'Austerlitz. »

1. Schlagintweit, op. cit., p. 340. — Yriarte, op. cit., p. 263. — Alarcon, II, p. 235 et q. seq. — V. Gæben, op. cit., II, p. 103 et q. seq.

bitude. On vint à ce moment avertir le maréchal que le général Echagüe observait, à l'extrémité de la plaine de Boû Sfîha, un groupe nombreux d'ennemis, comptant beaucoup de cavaliers, qui semblaient vouloir attaquer. On les voyait en effet s'avancer lentement en détachant des éclaireurs. La cérémonie fut hâtée autant que possible; puis, montant immédiatement à cheval, le général en chef se rendit aux avant-postes en donnant les instructions nécessaires. Prim envoya des renforts à l'avant-garde, pendant que le reste des troupes se préparait; puis, 2 escadrons de cavalerie et 2 batteries d'artillerie de montagne suivirent les premiers renforts.

Les positions de combat furent prises de la façon suivante : le général Echagüe, avec son avant-garde, formait l'aile droite ; Prim commandait le centre, Enrique O'Donnell la gauche. La division Rios, garnison de Tétouan, avait pris position sur les hauteurs les plus importantes dominant la ville ; le III^e corps, Ros de Olano, resta derrière celle-ci, en observation. Ainsi prirent seulement part au combat les corps Echagüe et Prim, en tout 28 bataillons, 2 batteries et 2 escadrons ou environ 14 000 hommes. A la fin, toutefois, une partie de la garnison fut détachée à la poursuite de l'ennemi. Les sacs avaient été laissés au camp.

Dans la première partie de l'après-midi, le mouvement de l'ennemi se dessina mal. Il avançait lentement, formant toujours la demi-lune, la cavalerie au centre, en plaine, tandis que les fantassins filaient le long des berges de la rivière, à gauche et à droite de celle-ci, mais surtout à droite, cachés dans les touffes de verdure, et tandis que d'autres piétons montaient sur les hauteurs de la gauche, dans la direction de Semsa.

La fusillade s'engagea d'abord avec quelque vigueur du côté de la rivière. Les Marocains la franchirent et s'avancèrent en tirant de nombreux coups de seu, menaçant la

gauche du campement espagnol. Le maréchal les sit alors charger par un escadron d'Albuera qui nettoya la place en sort peu de temps. Mais le commandant de l'escadron, qui chargeait en tête, tomba avec sa monture du haut des berges dans le sond du lit. Son corps demeura aux mains des ennemis. On supposa que, blessé par les tirailleurs embusqués à couvert sur la rive droite et qui tiraient à coup sûr, il avait été dans l'impossibilité d'arrêter son cheval en voyant l'obstacle.

Cette première contre-attaque apporta quelque indécision dans la progression de l'ennemi. Mais comme il commençait à se faire tard, le maréchal jugea prudent de prendre vigoureusement l'offensive, sans plus attendre pour terminer l'affaire avant la nuit. Le corps d'Echagüe et une partie du corps de Prim — le reste demeurant en plaine — devaient se porter à l'attaque des hauteurs de Semsa pour en déloger les Marocains.

Ceux-ci opposèrent une très vive résistance, facilitée par leur parfaite connaissance du terrain, et par les positions dominantes qu'ils occupaient. Ils n'abandonnaient un mamelon que pour s'établir sur le revers de quelque autre et s'y désendre avec acharnement.

Mais ils durent ensin céder à l'élan des troupes d'infanterie, soutenues par l'artillerie de campagne, dont les batteries s'installaient sur chaque position conquise qui paraissait offrir quelque avantage. L'assaut du village de Semsa par le premier bataillon de Navarra et 4 compagnies de Chiclana décida du succès sinal. Un détachement du I^{er} corps et quelques troupes du général Rios poursuivirent les suyards pendant une lieue environ.

Il était alors fort tard. La nuit était close et la retraite se sit à la lueur de grands seux allumés pour servir de points de direction. Elle eût pu devenir aisément dangereuse, si l'ennemi avait eu la moindre idée de l'inquiéter, à cause de la nature difficile du terrain rocheux, coupé de ravins et sans le moindre sentier. Elle se sit néanmoins sans incident. Mais, comme on était arrivé sort loin de la ville — les troupes les plus avancées se trouvaient sur les crêtes les plus élevées — les hommes ne purent rentrer à leurs tentes qu'à 11 heures du soir.

Les pertes s'élevaient, d'après les rapports officiels, à 213 tués et blessés.

Du côté marocain, le caïd Er-Fal (?) mourut des suites de ses blessures. On croit encore que 150 à 200 hommes furent tués ou blessés. Le nombre des combattants marocains était moins de la moitié de celui des Espagnols.

Ce même jour, pendant que les troupes combattaient à l'Ouest de la ville, à l'Est de celle-ci un parti de Marocains tentait un coup de main sur le quartier général, mais sans succès ¹.

La trêve conclue implicitement pour la durée de la période des négociations n'était pas encore terminée quand se produisit cette affaire. Le lendemain, on vit arriver Moulay 'Abbàs. Il venait entreprendre les dernières démarches en faveur de la paix, mais inutilement. Le maréchal était obligé de s'en tenir aux premières conditions imposées par le gouvernement espagnol. Il fut seulement convenu qu'on attendrait le résultat de nouvelles instances faites auprès de ce dernier avant de reprendre les opérations; mais que si, à cette époque, l'entente n'était pas faite, la guerre continuerait.

En même temps, Moulay Abbâs s'excusa de l'attaque de la veille. Elle ne venait point de lui, disait-il, mais seulement de Rifains qui ne reconnaissaient pas son auto-

1. C'est Germond de Lavigne (op. cit., p. 154) qui parle de ce « coup de main tenté sur le camp du maréchal O'Donnell, le 11, par des bandes venues du Riff et commandées par un officier envoyé tout exprès de Fez ».

rité, et qui avaient voulu tenter un coup de main sur les campements espagnols. Un chef rifain, El-Hàdj, était venu lui dire qu'il avait réuni de nombreux contingents et lui proposer une attaque combinée. En vain, Moulay 'Abbâs avait-il essayé de l'en dissuader, car il en comprenait l'inutilité pour le moment, — l'autre n'avait pas voulu l'écouter. En partant du camp, il avait annoncé à haute voix ses intentions, appelant à sa suite qui voulait le suivre, accusant même le prince de lâcheté. Il reçut le lendemain une balle dans le ventre et mourut sous les yeux de Moulay 'Abbâs.

Mais beaucoup dans l'armée espagnole n'ajoutèrent pas grande créance à ces excuses. Beaucoup pensèrent que si le frère du Sultan n'avait pas pris part, effectivement, au combat — dire que justifiait assez le petit nombre des assaillants — par contre, il avait fort bien pu se tenir tout prêt à en profiter en cas de succès.

On vit, en esset, paraît-il, depuis midi jusqu'à 7 heures du soir, une sorce considérable de cavalerie rangée en bataille sur la gauche de la vallée, dans le sond, près du pont de la route de Tanger. « Nous les observions constamment, dit Yriarte, nous attendant, d'un moment à l'autre, à les voir prendre part à la lutte et se porter au point le plus faible ou tenter un mouvement stratégique : rien de tout cela. Ce ne sut que lorsque la suite des Risains attira les Espagnols dans leur direction, qu'ils tournèrent bride, sans que la consusion se mit dans leurs rangs, avec la régularité et la précision d'une troupe qui exécute une retraite au commandement de son ches 1. »

^{1.} Yriarte, op. cit., p. 275-276. — Schlagintweit, loc. cit. — V. Gæben, op. cit., II, p. 115 et q. seq. — Alarcon, II, p. 241 et q. seq.

§ 8. — Organisation de l'armée espagnole à la fin de son séjour à Tétouan.

Pendant son séjour à Tétouan, l'armée espagnole ayant reçu de la métropole des contingents suffisants pour remplacer les vides faits dans ses rangs par les balles et par le choléra, des modifications assez importantes furent opérées vers la fin dans la répartition de ses forces, et elle fut organisée conformément au tableau ci-après :

Formation de l'armée expéditionnaire après la prise de Tétouan.

(État au 22 mars 1860.)

Général en chef : capitaine général Leopoldo O'Donnell. 5 fonctionnaires du Ministère de la guerre; 9 aides de camp; 15 officiers détachés à tour de rôle. Total : 29.

Quartier général.

Chef de l'état-major : lieutenant général Luis Garcia. Chef en second de l'état-major : lieutenant-colonel Juan Guillen. 11 officiers.

Commandant du quartier général : 1 brigadier.

État-major de l'artillerie : 5 officiers.

État-major du génie : 3 officiers.

Justice militaire : 2 fonctionnaires.

Administration : 2 fonctionnaires.

Corps de santé : 2 médecins. Service religieux : 1 chapelain. Service vétérinaire : 2 vétérinaires.

Pharmacie: 1 fonctionnaire.

Section lithographique: 2 fonctionnaires.

Interprètes: 2 fonctionnaires.

Commandant du train : 1 commandant.

(I). PREMIER CORPS.

Lieutenant général : Rafael Echagüe. 4 aides de camp; 5 officiers d'ordonnance.

- (I-A). Première division: maréchal de camp Manuel Gasset. 2 aides de camp; 2 officiers d'état-major; 1 officier d'ordonnance.
- (I-A-a). 1^{re} brigade: brigadier Crispin Jimenez Sandoval. 1 officier d'état-major; 1 officier d'ordonnance. 2 bataillons de chasseurs, *Talavera* et *Mérida*; 1^{er} bataillon de *Fijo de Ceuta*.
- (I-A-b). 2° brigade: brigadier Fausto Elio. 1 officier d'étatmajor; 1 officier d'ordonnance. 1° et 2° bataillons de Rey; bataillon de chasseurs Navas.
- Effectif de la première division : 6 bataillons ; 194 officiers ; 3 405 hommes.
- (I-B). Deuxième division : maréchal de camp Ricardo de Lassaussaye. 1 aide de camp ; 2 officiers d'état-major ; 1 officier d'ordonnance.
- (I-B-a). 1^{re} brigade: brigadier Miguel Trillo. 1 officier d'état-major; 1 officier d'ordonnance. 1^{er} et 2^e bataillons de Granada; bataillon de chasseurs Barbastro.
- (I-B-b). 2º brigade: brigadier José Berruezo. 1 officier d'état-major; 1 officier d'ordonnance. 3 bataillons de chasseurs, Cataluña, Madrid, Alcántara.
- (I-B-c). 3º brigade (provisoire): brigadier Antonio Caballero. 1º et 2º bataillons de Borbón.

Essectif de la deuxième division : 6 bataillons; 168 ossiciers; 3 293 hommes.

(I-C). Cavalerie.

2 escadrons de chasseurs à cheval, Albuera et Mallorca.

(I-D). Artillerie.

3 batteries de montagne et 2 de campagne; 2 bataillons; 2 escadrons; 26 pièces; 89 officiers; 1 737 hommes; 449 chevaux et mulets.

(I-E). Génie.

3 compagnies; 5 officiers; 196 hommes.

(I-F). Garde civile.

1 officier; 15 hommes à pied; 15 hommes à cheval; 15 chevaux.

Effectif total du premier corps: 14 bataillons; 2 escadrons; 26 bouches à seu; 457 officiers; 8 661 hommes; 464 chevaux et mulets.

(II) Deuxième corps.

Lieutenant général : Juan Prim, comte de Reus, marquis de los Castillejos. 5 aides de camp; 5 officiers d'ordonnance.

- (II-A). Première division: lieutenant général José de Orozco. 2 aides de camp; 2 officiers d'état-major; 1 officier d'ordonnance.
- (II-A-a). 1^{re} brigade : maréchal de camp José Garcia de Paredes. 1 officier d'état-major ; 1 officier d'ordonnance.

- 1^{re} demi-brigade : colonel Marcelino Clos. 1^{er} et 2^e bataillons de Castilla.
- 2º demi-brigade: colonel Joaquin Christon. 2 bataillons de chasseurs, Figueras et Simancas.
- (II-A-b). 2° brigade: brigadier José Ángulo. 1 officier d'état-major; 1 officier d'ordonnance.
- 1^{re} demi-brigade: brigadier Vicente Vargas. 1^{er} et 2^e bataillons Córdoba.
- 2º demi-brigade: colonel José de Santa Pan. 1º bataillon Saboya; bataillon de chasseurs Arapiles.
 - Délachés: Volontaires Catalans; colonel Francisco Fort.
- Effectif de la première division: 9 bataillons; 212 officiers; 4 164 hommes (non compris les Volontaires Catalans).
- (II-B). DEUXIÈME DIVISION: lieutenant-général Enrique O'Donnell. 2 aides de camp; 2 officiers d'état-major; 2 officiers d'ordonnance.
- (II-B-a). 1^{re} brigade: maréchal de camp Luis Serrano. 1 officier d'état-major; 1 officier d'ordonnance.
- 1^{re} demi-brigade: brigadier Mariano Lacy. 1^{er} bataillon de Navarra; bataillon de chasseurs Chiclana.
- 2º demi-brigade: brigadier Antonio Navazo. 1º et 2º bataillons de Toledo.
- (II-B-b). 2^r brigade: maréchal de camp Victorio Hediger.
 1 officier d'état-major; 1 officier d'ordonnance.
- 1^{re} demi-brigade : brigadier Carlos Bernaldo de Quiros. 1^{er} et 2^e bataillons de *Princesa*.

2º demi-brigade: brigadier Eduardo Suarez. 1 bataillon León; bataillon de chasseurs Alba de Tormes.

Effectif de la deuxième division: 8 bataillons; 182 officiers; 3816 hommes.

(II-C). Cavalerie.

Néant.

(II-D). Artilleric.

3 batteries de campagne; 1 batterie de montagne; 18 pièces; 17 officiers; 496 hommes; 340 chevaux et mulets.

(II-E). Génie.

1 compagnie; 3 officiers; 107 hommes.

(II-F). Garde civile.

1 officier; 15 hommes à pied; 15 hommes à cheval; 15 chevaux.

Effectif total du deuxième corps: 17 bataillons; 18 bouches à seu; 415 officiers; 8613 hommes; 355 chevaux et mulets.

(III). Troisième corps.

Lieutenant général: Ros de Olano, comte de la Almina, marquis de Guad-el-Jelu. 3 aides de camp; 3 officiers d'ordonnance.

(III-A). Première division: lieutenant général José Turon. 2 aides de camp; 2 officiers d'état-major; 2 officiers d'ordonnance.

(III-A-a). 1^{re} brigade: brigadier Antonio Diaz Mogrobejo. 1 officier d'état-major; 1 officier d'ordonnance.

- 1^{re} demi-brigade: colonel Mauricio Alvarez Bohorques, duc de Gor. 1^{er} et 2^e bataillons Zamora.
- 2^e demi-brigade : lieutenant-colonel Rafael Montero. Bataillon de chasseurs de Segorbe.
- (III-A-b). 2° brigade: maréchal de camp Tomas Cervino. 1 officier d'état-major; 1 officier d'ordonnance.
- 1^{re} demi-brigade: brigadier Juan Alaminos. 1^{er} et 2^e bataillons Albuera.
- 2º demi-brigade: brigadier Fernando del Pino. 2 bataillons de chasseurs, Ciudad Rodrigo et Baza.
- Esfectif de la première division : 7 bataillons ; 205 officiers ; 3325 hommes.
- (III-B). Deuxième division : lieutenant général Genaro de Quesada. 2 aides de camp ; 3 officiers d'état-major ; 2 officiers d'ordonnance.
- (III-B-a). 1^{re} brigade: brigadier Manuel Moreto. 1 officier d'état-major; 1 officier d'ordonnance.
- 1^{re} demi-brigade: brigadier Angel Prats. 2^e bataillon de Infante; 1^{er} bataillon de San Fernando.
- 2^e demi-brigade : brigadier Felix Sanchez. 1^{er} bataillon de África; bataillon de chasseurs Llerena.
- (III-B-b). 2° brigade: brigadier Santiago Otero. 1 officier d'état-major; 1 officier d'ordonnance.
- 1^{re} demi-brigade: colonel José Salado y Ferrer. 1^{er} bataillon Almansa; 1^{er} bataillon Asturias.
- 2^e demi-brigade : brigadier José Moreno. 1^{er} bataillon de Reina: bataillon de chasseurs Barcelona.

Effectif de la deuxième division : 8 bataillons ; 232 officiers ; 4 635 hommes.

(III-C). Cavalerie.

1 escadron d'Albuera; 11 officiers; 135 hommes; 119 chevaux.

(III-D). Artillerie.

3 batteries d'artillerie de campagne; 1 d'artillerie de montagne; 18 pièces; 20 officiers; 557 hommes; 416 chevaux et mulets.

(III-E). Génie.

1 compagnie; 3 officiers; 88 hommes.

(III-F). Garde civile.

1 officier; 14 hommes à pied; 11 à cheval; 11 chevaux.

Effectif total du III^e corps: 15 bataillons; 1 escadron; 18 pièces; 472 officiers; 8765 hommes; 546 chevaux et mulets.

(IV). Division de réserve.

Lieutenant général : Diego de los Rios. 2 aides de camp ; 3 officiers d'ordonnance.

- (IV-A). Première division: maréchal de camp José Ramon Makenna. 2 aides de camp; 4 officiers d'état-major; 1 officier d'ordonnance.
- (IV-A-u). 1^{re} brigade: brigadier Rafael de Hore. 1 aide de camp.
- 1^{re} demi-brigade : brigadier Cándido Pieltain. Bataillon de chasseurs Vergara; 1^{er} bataillon de Principe.

2º demi-brigade : brigadier José Estremera. 2º bataillons de Luchana et de Cuenca.

Effectif de la première division : 4 bataillons ; 136 officiers ; 2909 hommes.

- (IV-B). Deuxième division : maréchal de camp Joaquin Morales de Rada. 2 aides de camp; 2 officiers d'état-major.
- (IV-B-a). 1 re brigade : brigadier Juan Lesca. 1 officier d'ordonnance.
- 1^{re} demi-brigade: lieutenant-colonel Frederico Perez Salcedo, du 6^e bataillon de marine. 6^e bataillon de marine; 1^{er} bataillon Bailen; bataillon de chasseurs Tarifa.
- 2º demi-brigade: brigadier Narciso Ulibarri. 1er et 2º bataillons Zaragoza; 1er bataillon América.
- (IV-B-b). 2° brigade: brigadier Francisco Naneti. 1 officier d'état-major; 1 officier d'ordonnance.
- 1^{re} demi-brigade: colonel José Alcaina. 1^{er} et 2^e bataillons de Iberia et Provincial de Málaga.
- 2º demi-brigade: commandant Joaquin Rodriguez Espina. 2º bataillon Cantabria; 2º Soria.

Effectif de la deuxième division: 11 bataillons; 329 officiers; 6670 hommes.

(IV-C). Cavalerie.

1 escadron de Villaviciosa; 10 officiers; 131 hommes; 113 chevaux.

(IV-D). Artillerie.

1 batterie de coulevrines; 6 pièces; 3 officiers; 68 hommes; 41 chevaux et mulets.

(IV-E). Division Vascongada: maréchal de camp Carlos de la Torre. 2 aides de camp; 8 officiers d'état-major; 2 officiers d'ordonnance. — 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e bataillons de Vascongada.

Effectif de la division de réserve : 19 bataillons ; 1 escadron ; 6 bouches à feu ; 561 officiers ; 12 560 hommes ; 154 chevaux et mulets.

(V). Division de cavalerie.

Lieutenant général: Felix Alcala Galiano, marquis de San Juan de Piedras Albas. 2 aides de camp; 1 officier d'ordonnance.

(V-a). 1^{re} brigade: Brigadier Blas Villate, comte de Balmaseda. 1 officier d'ordonnance. — 4 escadrons de cuirassiers de Rey, Reina, Príncipe, Borbón; 1 escadron de hussards de Princesa.

(V-b). 2° brigade: brigadier Mariano San Juan. 1 officier d'ordonnance. — 2 escadrons de lanciers de Farnesio; 2 escadrons de lanciers de Villaviciosa et Santiago; 1 escadron de hussards de Princesa.

Essectif des deux brigades: 10 escadrons; 115 officiers; 1529 hommes; 1069 chevaux et mulets.

(V-c). Artillerie.

3 batteries d'artillerie montée; 12 pièces; 20 officiers; 425 hommes; 391 chevaux et mulets.

Effectif de la division de cavalerie: 10 escadrons; 12 bouches à feu; 135 officiers; 1954 hommes; 1460 chevaux et mulets.

(VI). Brigade d'artillerie et du génie avec le parc d'artillerie.

Brigadier Julian Ángulo.

- 1^{re} demi-brigade : commandant José Aparici; 8 compagnies du génie (1 bataillon).
- 2º demi-brigade: commandant Jerónimo Moreno; 2 bataillons d'artillerie à pied et 2 compagnies d'artillerie à pied.

Effectif: 3 bataillons; 55 officiers; 1990 hommes.

Forces du corps expéditionnaire :

Quartier général: 24 officiers; 526 hommes; 54 chevaux et mulets.

- 1^{er} corps: 14 bataillons; 2 escadrons; 26 bouches à feu; 457 officiers; 8661 hommes; 464 chevaux et mulets.
- 2^e corps: 17 bataillons; 18 bouches à feu; 415 officiers; 8613 hommes; 355 chevaux et mulets.
- 3^e corps: 15 bataillons; 1 escadron; 18 bouches à feu; 472 officiers; 8 765 hommes; 546 chevaux et mulets.

Division de réserve : 19 bataillons; 1 escadron; 6 bouches à feu; 561 officiers; 12 560 hommes; 154 chevaux et mulets.

Division de cavalerie: 10 escadrons; 12 bouches à feu; 135 officiers; 1954 hommes; 1460 chevaux et mulets.

Brigade d'artillerie et du génie : 3 bataillons ; 55 officiers ; 1990 hommes.

Total: 64 bataillons; 24 escadrons; 80 bouches à feu; 2 119 officiers; 43 069 hommes; 3 033 chevaux et mulets.

§ 9. — Marche sur Tanger. — Bataille d'Ouedr'as (23-24 mars 1860) ¹.

Devant la tournure que prenaient les négociations avec Moulay 'Abbâs et la probabilité d'une rupture, le maréchal O'Donnell donna l'ordre d'embarquer le parc de siège à destination de Tanger. L'opération commença le 2 mars et se continua les jours suivants. Dans cette ville, où la défense était fortement organisée cependant, paraît-il, une panique se produisit; une grande partie de la population s'enfuit vers l'intérieur, frappée de terreur ².

Le 17, arriva la réponse définitive du gouvernement espagnol relativement aux conditions de paix, et le 21 celle de Moulay 'Abbâs. Comme ce dernier déclarait ne pouvoir accepter les conditions proposées, il ne restait plus qu'à continuer la guerre. Celle-ci, malheureusement pour les Espagnols, allait se faire dans des conditions plus pénibles qu'auparavant, puisque les Marocains avaient eu le loisir de réunir de nouvelles forces. Chacun s'en rendait compte et le maréchal tout le premier. Mais la responsabilité ne lui en incombait pas entièrement, nous le verrons plus tard.

La partie de la campagne qui allait commencer dissérait essentiellement des précédentes 3. Le terrain sur lequel elle devait se dérouler était aussi accidenté, aussi difficile qu'aux abords immédiats de Ceuta; mais l'armée, devant prendre l'offensive, ne pouvait plus compenser ces inconvénients par sa connaissance du terrain. Elle ne pouvait

^{1.} Schlagintweit, op. cit., p. 350. — Yriarte, op. cit., p. 282. — Mordacq, op. cit., p. 87. — Alarcon, op. cit., II, p. 252 et q. seq. — V. Gæben, II, p. 160 et q. seq.

^{2.} G. de Lavigne, op. cit., p. 120.

^{3.} Cf. Mordacq, op. cit., p. 87.

plus, comme dans la plaine et dans les régions côtières. profiter « des avantages que lui offraient son organisation, son armement, sa supériorité en artillerie, enfin sa capacité manœuvrière.

«Il lui fallait maintenant se lancer dans un pays montagneux, où les Marocains allaient pouvoir, au contraire, se livrer à la guerre de surprise et d'escarmouches, c'està-dire, la guerre par excellence qu'ils avaient l'habitude de pratiquer '. »

Plus de slotte à proximité pour aider aux ravitaillements et à l'évacuation des blessés et des malades; il fallait constituer un convoi, « organiser le service des évacuations, problème délicat dans un pays de montagne ² ».

Après le combat de Semsa, d'ailleurs, les tracasseries des Marocains n'avaient fait qu'augmenter; les alertes aux avant-postes étaient chaque jour plus fréquentes et plus graves, et souvent, la nuit, les troupes prenaient les armes, craignant une surprise. Aussi la nouvelle que l'on allait reprendre la marche en avant fut-elle généralement bien accueillie. La vie du camp, dans l'inaction, était devenue odieuse à tous. La santé des hommes s'y trouvait aussi gravement compromise. Les tas d'immondices prenaient d'immenses proportions aux abords du camp. Les ruisseaux et les sources menaçaient de tarir: le bois pour la cuisine commençait à se faire rare dans le voisinage immédiat des tentes et chaque fois il fallait s'éloigner davantage pour s'en procurer, sous la protection de groupes armés.

« Le 22 au soir, un ordre général avertit l'armée tout entière d'avoir à se tenir prête pour le départ, le lende-

1. Cf. Mordacq, op. cit., p. 87.

^{2.} Surtout lorsque l'armée se trouverait à plusieurs journées de marche de Tétouan, ajoute Mordacq. Cependant il n'y a au plus que deux journées entre Tanger et Tétouan pour des voyageurs dans les conditions ordinaires (49 kilomètres). Cf. Mordacq. op. eit., p. 88.

main, avant le lever du soleil. Le 23, à deux heures du matin, ceux qui dormirent cette nuit-là furent réveillés par un coup de canon tiré de l'Alcasbah; les clairons sonnèrent la diane et immédiatement après on donna l'ordre d'abattre les tentes. Cette manœuvre s'exécuta au milieu d'un brouillard épais, le temps était froid, et tous ces préparatifs se faisaient avec un silence et un sang-froid sinistres. Deux heures après, les mules étaient chargées, les hommes équipés et formés pour le départ. Comme le matin de la prise du camp des Maures, le maréchal observait le ciel; le soleil s'était levé depuis longtemps et l'obscurité restait aussi profonde; nous attendîmes quatre heures l'ordre de nous mettre en marche.

« Nous traversâmes Tétouan et nous trouvâmes réunies sur la place les compagnies du génie de la division Rios et toutes les forces casernées dans la ville, à l'exception d'un petit nombre d'hommes destinés à sa défense. Nous les incorporâmes et sortimes par la porte de Fez où se trouvaient sous les armes toute la division de cavalerie, le corps du général Prim et celui du général Echagüe.

« Tous les Juifs étaient sortis de la ville et faisaient la haie sur notre passage; la plupart d'entre eux attendaient à peine le départ des troupes, erraient sur l'emplacement où s'étaient élevées les tentes pour recueillir les débris de toute sorte qu'y laissaient les soldats. Quant aux Maures, je crois que pas un de nous n'en vit un seul ce jour-là; ils restaient enfermés dans leurs maisons, méditant des projets de vengeance; nous leur étions devenus plus odieux encore, et ce départ leur présageait une nouvelle conquête sur leur territoire. Ils attendaient que la ville fût abandonnée et confiée à un millier de soldats pour commencer cette guerre de rues, cette série d'assassinats nocturnes auxquels ils se livrèrent plus tard 1. »

^{1.} Yriarte, op. cit., p. 283.

Il était à peu près 8 heures quand la marche commença. Les dispositions générales suivantes avaient été prises :

Les hommes emportaient sur cux 5 jours de vivres et 70 cartouches, la tente-abri, le manteau et l'équipement ordinaire.

L'artillerie restait à Tétouan, sauf les pièces de montagne (40 pièces).

Tétouan constituerait la base d'opération; elle assurerait les communications de l'armée avec la mer.

Le convoi, — vivres, ambulance, munitions, bagages, — était réduit au minimum nécessaire. Il comptait cependant encore 4000 bêtes de somme ', dont 8 à 900 chameaux. Une partie avait été achetée dans la province d'Oran ². Le 10, des officiers espagnols étaient arrivés à Oran pour négocier cette opération; la plupart des animaux achetés provenaient des *Mehayas*.

L'armée avait avec elle 15 jours de vivres, y compris ceux que portaient les hommes 3.

On n'emmenait en fait de génie que les détachements indispensables.

L'ordre de marche était le suivant :

Le flanc droit devait être couvert par le général Rios jusqu'au pont de l'Oued Boù Sfiha, d'où il reviendrait en ramenant les blessés si l'on était attaqué. Il avait sous ses ordres: 5 bataillons d'infanterie, 1 bataillon de marins, de la 2° division du corps de réserve; 2 bataillons (Alava et Biscaya) de la brigade Vascongada, 2 escadrons de lanciers de Villaviciosa. Il s'avançait en flanqueur sur les

^{1.} G. de Lavigne, op. cit., p. 142. — Ailleurs, p. 155, il parle de 6 000 bêtes pour le convoi d'Ouedr'as.

^{2.} Mordacq, op. cit., p. 85. — Ces achats curent lieu au moment où, avant même la fin des négociations, on pensait marcher sur Tanger; idée qui fut abandonnée quelques jours plus tard, pour être ensuite reprise et mise à exécution.

^{3.} G. de Lavigne, p. 1/12.

hauteurs de Semsa, ce village demeurant un peu à sa droite.

Le gros de l'armée marchait en plaine dans l'ordre suivant :

Avant-garde. — le corps d'armée avec 8 bataillons, 2 batteries de montagne, 4 compagnies du génie, un escadron d'Albuera.

Quartier général avec tous les détachements du génie. Ile corps d'armée avec tous ses bataillons, puis 4 batteries d'artillerie de montagne, puis une batterie de coulevrines.

Division de cavalerie avec 3 escadrons de cuirassiers, puis 3 escadrons de lanciers. Cette division accompagnait les bagages.

III corps d'armée avec une batterie d'artillerie de montagne et un escadron d'Albuera.

Arrière-garde. — Corps de réserve avec une batterie de montagne et un escadron de cuirassiers.

La marche commença sans incidents, un peu gênéc seulement d'abord par les bagages et ralentie par le brouillard, qui voilait les mouvements de la colonne. On croyait au quartier général que l'ennemi attendrait l'armée au col du Fondaq, qu'il chercherait à défendre pour couvrir Tanger, et que, jusque-là, on n'aurait pas à combattre. On considérait, en conséquence, que la gauche se trouvait suffisamment protégée, pour le moment, par l'Oued Tétouan. Aucune mesure préliminaire n'avait donc été prise pour le cas où une action s'engagerait presque aux portes de Tétouan, et lorsque, contrairement à toute prévision, la bataille commença de très bonne heure, la configuration du terrain, la façon dont l'ennemi attaqua, justifièrent seules les diverses mesures qui furent prises successivement; de là un certain décousu dans la bataille.

Contrairement, en effet, à l'idée qu'on s'était saite, un

peu après le départ, à cinq ou six kilomètres des murs de la ville, des fantassins isolés, mais nombreux, se montrèrent de l'autre côté de la rivière, préludant à l'attaque par des décharges de mousqueterie. « C'était un signal et ces agresseurs qui sortaient on ne sait d'où, sans ordre, sans régularité, n'étaient autres que les habitants des douars cachés dans les hauteurs qui bornaient l'horizon sur notre gauche; ils s'appelaient les uns les autres au combat, prévenus sans doute par les envoyés de Mouley Abbas!. »

Ils engagèrent avec les troupes du I^{er} corps un léger combat de tirailleurs. Celui-ci eut d'abord assez peu d'importance pour laisser l'avant-garde maîtresse d'avancer comme elle l'entendait; cependant la progression ne pouvait se faire qu'avec lenteur, d'une part pour donner le temps à la division Rios d'atteindre les hauteurs qu'elle devait flanquer, de l'autre, pour permettre au génie d'effectuer tous les petits travaux, à chaque pas nécessaires, qui devaient faciliter à l'artilleric et aux bagages le passage des ruisseaux et des ravins.

Sur le flanc droit, en atteignant les hauteurs, la droite de la division Rios rencontra une très vive résistance; les Marocains s'étaient sentis encouragés au premier moment par le petit nombre d'adversaires qu'ils virent d'abord devant eux. Il s'ensuivit une mêlée qui aurait pu devenir sanglante sans la prompte arrivée des soutiens; à la vue de ceux-ci l'ennemi céda. La colonne, continuant sa route, arriva à hauteur du village de Saddina qu'elle incendia. Tous les villages rencontrés dans cette journée eurent le même sort.

D'autre part, sur le flanc gauche, dans la plaine, le combat de tirailleurs engagé sur les rives de l'Oued Tétouan commençait à prendre de l'importance, si bien que les différents corps durent abandonner l'ordre de marche pour

^{1.} Yriarte, op. cit., p. 286.

prendre la position de combat. Les montagnards commençaient à passer la rivière partout où elle était guéable pour venir attaquer dans la vallée même: plusieurs bataillons du premier corps les rejetèrent sur l'autre rive; mais la brigade Hediger, le bataillon Catalan en tête, dut, passant à gué derrière les fuyards, les poursuivre à la baïonnette pour les empêcher de se reformer au delà du lit. Le III° corps fut, quelques moments après, molesté de la même façon.

En tête, la résistance de l'ennemi se produisait aussi. Mais l'artillerie, surtout la batterie de coulevrines, en avait facilement raison. La marche se poursuivait donc, malgré ces incidents, sans trop de retard. C'est dans ces conditions que, dans le début de l'après-midi, l'armée arriva près du pont de l'Oued Boû Sfiha. En deçà se présentait un étranglement de la vallée, un peu en avant du pont où l'armée devait s'engager; la rivière qui fait un coude brusque le fermait au fond. « Des forces sérieuses y attendaient [l'armée], et le maréchal donna l'ordre d'ouvrir le passage, en traversant la rivière, au second bataillon du régiment de Grenade et à un escadron de l'Albuera. L'ennemi n'essaya pas de disputer le passage du gué; mais immédiatement, sur l'autre rive, l'Albuera chargea à fond de train et il y eut une mêlée sanglante. En même temps que l'Albuera chargeait, le général Echagüe prenait ses dispositions pour s'emparer d'une hauteur qui s'élevait de ce côté, et qui, dans un moment donné, devait être d'une grande importance 1. » Il s'agit, sans doute, d'un des premiers contreforts voisins de la montagne des Benî Ider sur laquelle allait, quelques instants plus tard, s'engager une action si furieuse. L'Atlas de la guerre n'indique pas ce mouvement; cependant le rapport d'Yriarte, sur ce point, se trouve corroboré par l'exposé de la formation des troupes, quelques

^{1.} Yriarte, op. cit., p. 286.

instants après, donné par Schlagintweit¹ et qu'on trouvera plus avant.

« Les Maures comprirent en même temps que les Espagnols la nécessité d'occuper cette position qui était neutre, et pendant que les chasseurs de Catalogne montaient le versant qui regardait Tétouan, la cavalerie marocaine, mêlée aux fantassins, garnissait le versant opposé, de façon que les ennemis se rencontrèrent sur le plateau. Les forces des Maures étaient bien supérieures en nombre; heureusement le général La Saussaye envoya les chasseurs de Madrid pour soutenir ceux de Catalogne et une charge vigoureuse laissa les Espagnols maîtres du terrain.

« Mais il était important pour les Maures de ne pas laisser l'ennemi s'engager dans ce vallonnement qui mène au pont de Bou-Seja » (lisez Boû Sfiha). « Ils se replièrent donc et ramenant des renforts, tentèrent sur le même point de barrer le passage. Le corps du général Echagüe se chargea de les repousser. Une partie du second corps d'armée s'avança pour le soutenir, mais déjà le chemin était libre.

« L'armée s'avança sans rencontrer d'obstacles pendant quelques instants. Il paraît que le plan des Maures était de n'abandonner à aucun prix les positions dont le corps d'armée du général Echagüe était maître; car, revenant à la rescousse avec des forces considérables, s'abritant derrière tous les obstacles naturels, profitant de tous les plis de terrain, l'ennemi força la première brigade du corps d'armée du général Prim à passer la rivière. Bientôt ces forces furent insuffisantes pour contenir l'ennemi et les Catalans vinrent renforcer le deuxième corps.

« L'arrivée des Catalans sur le lieu du combat fut signalée par une mêlée horrible. Depuis la bataille de Tétouan, ce bataillon avait acquis une réputation de bravoure qu'il s'était promis de ne pas perdre, et devançant les ordres de

^{1.} Schlagintweit, op. cit., p. 354.

leurs chefs, les volontaires s'élancèrent au delà de la ligne des tirailleurs et se prirent corps à corps avec l'ennemi. Cette mêlée fut terrible et les cadavres s'amoncelaient les uns sur les autres. Quand les Catalans rentrèrent dans leurs lignes, ils avaient perdu la moitié de leurs forces!. »

A droite, Rios avait aussi beaucoup de mal à empêcher l'ennemi de le déborder pour tomber sur les troupes de *Makenna* et couper ainsi les communications de l'armée avec Tétouan.

Le général de *la Torre*, de la division basque, et le brigadier *Lesca* durent faire trois contre-attaques pour y parvenir.

L'armée était arrivée au confluent des rivières descendues de Chechaoun et de l'Anjera, qui, par leur réunion, forment l'Oued Tétouan. Leurs deux vallées s'allongeaient au Nord et au Sud, courant en prolongement l'une de l'autre et perpendiculairement à celle que l'armée avait suivie depuis les murs de la ville. Juste au point de jonction, s'élevait sur la rive droite de l'Oued Boû Sf tha la montagne des Benî Ider; à son Nord, une autre vallée plus étroite, dirigée de l'Est à l'Ouest, celle d'un petit affluent du Boû Sfîha, conduisait au Fondaq. Partout, autour des vallées, des montagnes formant un cirque complet.

Il était à peu près deux heures. Le combat était momentanément suspendu; l'ennemi paraissait repoussé. Il s'agissait, ce premier point acquis, de l'attaquer dans les conditions les meilleures, en prenant l'offensive, après avoir, dans la matinée, subi la sienne sans y avoir été préparé.

L'armée prit alors la formation suivante 2: à droite, la 2º division du corps de réserve et le bataillon basque, des-

^{1.} Yriarte, op. cit., p. 287-288.

^{2.} Schlagintweit, op. cit., p. 354.

cendus des hauteurs de Saddina pour prendre contact avec le 1er corps, formant l'avant-garde, dans la plaine du Boù Sfiha et sur le pied de la montagne des Beni Ider; la 1er division du IIe corps se rattachant au Ier, appuyée sur le pied des hauteurs qui partent de Saddina: au pont de pierre, la 1er division du IIIe corps. L'aile gauche était formée par la 2er division du IIe corps, avec le général Prim, la division de cavalerie et la plus grande partie de l'artillerie, occupant la plaine, à gauche du Boù Sfiha, dans l'angle formé par son confluent avec l'Oued Echchajera on Mehachera. Le IIIe corps et la 1er division du corps de réserve suivaient comme réserve, débordant sur la rive droite et protégeant le convoi!

L'ennemi s'était rassemblé sur les hauteurs des Benî Ider. C'était une position fort importante, la vraie clef de la vallée; il fallait s'y établir à tout prix. Sur son flanc s'élevait le village de Amsal²: plus haut, d'autres villages ou groupes de maisons, des bouquets de chênes, des buissons et des jardins formaient pour les désenseurs autant d'abris excellents.

Prim reçut l'ordre de passer la rivière et d'occuper la position.

« Le comte de Reus, pour assurer le succès de son opération, se sit renforcer par la première brigade de sa division, soutenue d'une batterie d'artillerie de montagne et de la batterie de coulevrines. Le bataillon de Navarre se couvrit de gloire à ce passage, mais l'artillerie aidait singulièrement le mouvement, et la cavalerie elle-même, qui pouvait à peine avancer dans ces terrains abrupts, appuya cette opération, guidée par son chef, le général Galiano.

1. Cf. l'Atlas de la guerre, seuille XVI.

^{2.} Le village appelé Amsal par les documents espagnols pourrait bien n'être qu'une partie, un peu isolée du reste, du village des Beni Ider, celle dite de la Meçalla, parce qu'un oratoire s'y rencontre.

- « Le pont fut franchi, la cavalerie passa à gué, et presque toute l'infanterie en fit autant, escaladant les rives escarpées; l'artillerie seule profita réellement du pont qui lui était indispensable.
- « Le chemin qui mène au passage du Bou-Seja » (lisez Boû Sfiha) « forme une vallée, mais immédiatement après la sortie du pont s'étend une plaine où l'ennemi tenta de se réorganiser. En effet les forces des Maures semblaient prendre un ordre de formation et prêtes à tenter un nouveau mouvement; mais les troupes du général Prim étaient encore pleines de l'enthousiasme de la lutte; elles avaient trouvé tant de cadavres sur leur passage, qu'elles se regardaient presque comme maîtresses du terrain. Le général n'eut donc qu'à les lancer sur la cavalerie échelonnée dans la plaine; elle n'attendit pas l'ennemi et se retira sur des hauteurs inaccessibles qui s'élevaient à gauche du pont de Bou-Seja .

- « Le comte de Reus, après avoir défait la cavalerie en plaine, voulut donc occuper le premier étrier de la montagne.
- « La lutte qui s'engagea sur ces hauteurs entre ces ennemis, qui se trouvaient n'avoir plus d'autre refuge que les bosquets sur la montagne, et ces Espagnols qui sentaient qu'ils n'avaient rien fait tant qu'il leur restait ces positions à prendre, ne saurait se raconter. Plusieurs bataillons s'avancèrent jusqu'à cinq fois, et cinq fois durent se retirer devant l'acharnement des Maures, qui se battirent comme des lions, montrant partout un courage fanatique, s'élançant sur l'ennemi les deux mains armées de gumias » (lisez koumiyas, espèce de poignards) « et luttant corps à corps. Les pertes furent horribles de part et d'autre; et c'est à peine si sur un champ de bataille aussi accidenté on pouvait

^{1.} Yriarte, op. cit., p. 288-289.

Prim profita du premier bosquet qui se trouvait sur la hauteur pour s'y remettre un peu, rallier ses troupes, se mêler aux soldats, les encourager et leur adresser quelques chaleureuses paroles. Un douar s'élevait à quelques pas de là et l'ennemi s'y retirait, profitant du peu de temps que lui laissait le général pour s'y établir. Le comte de Reus laissa à l'entrée du bosquet le brigadier comte de la Cimera avec deux escadrons de cuirassiers. Il se défit aussi de son artillerie, qui de là commandait la plaine, et gravit la hauteur à la tête du bataillon de Navarre et d'une compagnie de sapeurs; il chargea trois fois l'ennemi, pénétra dans le douar, s'empara des maisons les unes après les autres et les incendia la Amsal était pris.

Pendant ce temps, plus à droite, le long du Boû Sfîha, dans la plaine, entre les troupes de Prim et celles de Rios, le général Echagüe, avec le premier corps d'armée formant maintenant le centre, « avançait en combattant plus faiblement, attendant d'un moment à l'autre le signal d'une attaque générale ². » Ros de Olano, avec le troisième corps, était toujours occupé sur la gauche, maintenant l'ennemi de l'autre côté de la rivière, le forçant à la repasser lorsqu'il se présentait en nombre sur la rive gauche. « Sa position était difficile, en cela qu'il avait mission de s'avancer et de passer à son tour le pont de Bou-Seja. Or, il ne voulait pas laisser l'ennemi derrière lui, et forcer le général Makenna à étendre sa ligne de bataille depuis Tétouan jusqu'au pont, puisque ce général avait mission de nous servir d'arrière-garde ³. »

De son côté, Rios était occupé sur les hauteurs de droite,

^{1.} Yriarte, op. cit., p. 289-290.

^{2.} Yriarte, op. cit., p. 291.

^{3.} Yriarte, op. cit., p. 292.

chargeant le plus souvent à la baïonnette. Makenna était attaqué à son extrême gauche par les montagnards descendant de Boû Semlèl, c'est-à-dire tout près de Tétouan; le canon ne suffit pas à les repousser; il fallut les faire charger à la baïonnette par un bataillon. Mais l'arrièregarde ne fut pas libérée pour cela de leurs attaques; ils continuèrent à la harceler jusqu'à la nuit.

Le combat était donc général sur toute la ligne, mais il se poursuivait sans unité, se composant de petits combats partiels. Cependant Prim, en tête, avait sini par s'établir solidement sur la première pente de la colline des Bent lder. Ce mouvement permit au reste des troupes de se porter en avant pendant qu'il détournait l'attention des Marocains sur les troupes de Prim, qui, des hauteurs, voyant le camp marocain, songeaient déjà, bien prématurément, à la possibilité de s'en emparer. Ros traversa le pont; comme il venait de le franchir, des cavaliers, peutêtre des troupes fraîches, partis de la vallée, s'élancèrent pour attaquer Prim sur la hauteur. Mais Ros les fit attaquer par son artillerie, soutenue à droite et à gauche par des tirailleurs. C'est à ce moment qu'il reçut l'ordre de se porter sur la colline, pour aider Prim qui, continuant son ascension, se trouvait aux prises avec ce qu'Yriarte appelle le second douar, et ce qui doit être le village des Benî lder, situé plus près de la crête de la hauteur qu'Amsal. Il avait autant de mal à en venir à bout que la première sois, persistant toujours à ne pas attendre l'aide de l'artillerie.

« C'était un combat sans cesse renaissant. Dès qu'un douar était pris et livré aux flammes, les Maures se retranchaient dans un autre. Le général dut faire avancer la cavalerie qui s'était retirée dans le premier bosquet et, aidé de Chiclana, de Navarra, de León et Toledo, tellement démantelés, tellement décimés par les luttes horribles qu'ils avaient soutenues qu'ils n'avaient plus que la moitié de

leurs effectifs' », il continua sa marche en avant péniblement et très leutement. Il n'aurait pu le faire, d'ailleurs, sans l'aide qui lui vint à ce moment précis du corps de Ros, faisant diversion sur un autre point de la colline.

« Ses troupes étaient exténuées et ne faiblissaient pourtant pas ; le général Cervino, avec les trois bataillons de Baza, Albuera et Ciudad Rodrigo, partit au pas de course pour le soutenir. A peine arrivé sur le lieu du combat, l'ennemi, voyant un renfort sérieux qui venait prendre part à la lutte, se jeta résolument sur le nouveau venu. Ciudad Rodrigo s'engagea avec tant d'impétuosité, qu'il y cut pendant un quart d'heure une mêlée dans laquelle il ne se tira pas un seul coup de feu, à l'exception des quelques coups de revolver que les officiers déchargeaient à bout portant sur l'ennemi.

« Les Maures se battirent comme des lions, se servant de leurs espingardes comme de massues, faisant pleuvoir sur l'ennemi une grêle de pierres et de projectiles de toute sorte 2..... Baza et Albuera se comportèrent aussi bien que Ciudad Rodrigo; mais la position de ce dernier bataillon était plus difficile, et l'on se fera une idée de la lutte qu'il dut soutenir en apprenant le nombre des hommes qui restèrent sur le champ de bataille. Le colonel, 17 officiers, et presque la moitié de l'effectif du bataillon furent mis hors de combat; un officier d'état-major prit le commandement et, malgré la fureur croissante de l'ennemi, ce glorieux bataillon, serré en masse compacte autour d'un drapeau déchiré, ne céda pas aux Maures un pouce de terrain 2. »

L'ennemi fléchit un moment; mais le général Cervino ayant amené du renfort, l'ennemi sit de même. Le général

^{1.} Yriarte, op. cit., p. 291.

^{2.} Yriarte, op. cil., p. 294-295.

^{3.} Yriarte, op. cit., p. 295.

chargea, se mettant en personne à la tête des hommes et le repoussa.

Mais les difficultés croissaient au fur et à mesure que l'on montait, puisque les groupes d'arbres et de maisons devenaient plus nombreux. Cervino continuait cependant, droit devant lui, pendant que le général Garcia, chef d'état-major, faisait une démonstration plus à gauche, pour l'appuyer, avec les 2 bataillons de Córdoba, et tandis que l'un des bataillons d'Albuera, faisant un petit mouvement tournant, s'établissait sur la cime.

C'est alors que, craignant sans doute pour leur camp, une partie des Marocains s'y porta pour le défendre. Prim put emporter les derniers groupes de maisons qu'il avait devant lui, en même temps que, à côté, Cervino enlevait aussi les derniers obstacles. Mais ils avaient eu l'un et l'autre beaucoup de mal à en venir à bout; renforts sur renforts étaient entrés en ligne successivement; la brigade de cuirassiers avait même dû attaquer le village (ce fut, bien entendu, avec fort peu de succès et de grosses pertes). Enfin était arrivé le bataillon Navarra; Prim s'était mis en personne à sa tête, et le brigadier Navazo à la tête du bataillon Toledo, en soutien.

La colline entière des Benî Ider était enfin aux Espagnols; les Marocains redescendirent l'autre versant, allumant eux-mêmes l'incendie dans les cabanes qu'ils abandonnaient.

Dès que la colline des Benî Ider fut prise, la résistance faiblit aux ailes; partout l'ennemi cédait pour se replier sur son camp et sur le col du Fondaq; l'armée espagnole tout entière put se porter en avant. Quand les Marocains « virent cette armée s'avançant tout entière au bruit des musiques militaires, au son de tous les clairons sonnant l'attaque, ils battirent en retraite avec précipitation, franchirent en désordre les tranchées de leur camp et obéissant

peut-être à un ordre donné par les généraux, on les vit plier les tentes, les charger sur leurs chameaux et s'enfoncer dans les défilés du Fondaq. Ce fut une déception générale du côté des Espagnols, l'armée ne poussa qu'un cri; mais il y eut un second mouvement qui donna à réfléchir; il paraît que l'ennemi avait seulement voulu mettre son matériel en sûreté; une fois que ceux qui étaient préposés à sa garde furent hors d'atteinte, il y eut de la part des Maures un suprême effort; ils n'étaient pas encore las de tant de luttes et n'avaient pas perdu tout espoir d'arrêter l'armée espagnole; mais celle-ci ne ralentissait pas sa marche¹ et déjà elle couronnait les hauteurs, d'où elle n'avait plus qu'à fondre sur l'ennemi.

« Le mouvement de descente favorisant l'élan général, les Espagnols redoublèrent d'ardeur, et l'armée marocaine n'attendit pas le choc; tous les cavaliers tournèrent bride et disparurent définitivement dans les défilés » qui s'ouvraient à l'horizon ².

Vers 5 heures du soir, les troupes s'arrêtaient sur les hauteurs des Benî Ider. Elles étaient sur les rangs depuis 4 heures du matin; elles avaient marché et combattu toute la journée sans prendre aucun aliment chaud et presque sans boire, quoique la température de la journée eût été passablement élevée; aussi étaient-elles exténuées. Les pertes officielles étaient : 7 officiers et 130 hommes tués, 104 officiers et 1027 hommes blessés.

Prim avait montré une fougue extraordinaire; il s'était exposé aux plus grands dangers. Mais on fut d'avis, généralement, qu'il eût obtenu plus vite le même résultat, et à bien moins de frais, en faisant précéder son attaque d'un feu d'artillerie. On avait vu, en effet, dans les engagements

^{1.} Yriarte, op. cit., p. 299.

^{2.} Yriarte, op. cit., p. 300.

précédents combien celle-ci avait d'action sur les Marocains.

Il est difficile d'évaluer les pertes de l'ennemi, non plus que le nombre des hommes qu'il mit en ligne. Les Espagnols parlent de 40 à 45 000 hommes; mais il y a bien des raisons de croire que les Marocains n'en savaient rien euxmêmes de façon précise. Tous, au camp espagnol, demeuraient cependant convaincus que jamais la résistance n'avait été si vive, ni l'ennemi si nombreux. Schlagintweit en obtint confirmation plus tard; un chérif lui dit, à plusieurs reprises et de façon très claire, que le parti de la guerre, auquel il appartenait, avait tout mis en œuvre pour obtenir ce jour-là une victoire, parce que le Sultan, indécis, avait fait dépendre de l'issue de la bataille la résolution qu'il prendrait de continuer ou non la résistance 1.

Le camp des Espagnols, cette nuit-là, péchait un peu contre les règles. Chaque corps avait campé là où l'avait surpris la sonnerie de halte, se préoccupant sculement de demeurer le moins mal possible en liaison avec ses voisins. Prim se trouvait sur la hauteur; le quartier général et Echagüe un peu au-dessous, à mi-côte; Ros, en avantgarde, dans la plaine. La cavalerie était disséminée un peu partout; elle avait laissé son matériel de campement elle ne savait où; et beaucoup d'hommes et même d'officiers passèrent la nuit à la belle étoile, dans un brouillard glacé ².

Dans la nuit, un convoi de blessés rejoignit la ville avec passablement de peine, protégé par Makenna. A chaque instant, de tous côtés, les coups de seu retentissaient, isolés, tirés par les montagnards qui, « dès qu'ils voyaient

^{1.} Schlagintweit, op. cit., p. 356-357.

^{2.} Yriarte, op. cit., p. 301.

la lueur d'un foyer ou une tente éclairée, les prenaient pour point de mire '. »

La bataille d'Ouedr'as était, avec celle de Tétouan, la plus importante de la campagne. Elle ouvrait le col du Fondaq d'où, en peu d'heures, on pouvait envahir la région de collines et de plateaux formant les abords de Tanger, de même que l'autre victoire avait ouvert les portes de Tétouan. Elle eut, de plus, pour heureuse conséquence d'amener la conclusion de la paix.

Le matin du 21 mars, tous étaient occupés à faire les suppositions les plus diverses, lorsque vers 9 heures arriva un message de *Moulay 'Abbàs* demandant à s'entendre pour la paix. Le maréchal ne pouvait offrir d'autres conditions que celles précédemment faites. Il répondit qu'il attendrait jusqu'au lendemain 8 heures la décision de Moulay 'Abbâs sur ce point.

Le 25 mars, le signal du départ était déjà donné, quand un cavalier ennemi se présenta, venant en toute hâte apporter l'avis que Moulay 'Abbâs arrivait pour conférer en personne. L'entrevue eut lieu à 11 heures, dans une tente dressée entre les deux armées. Il en résulta la conclusion d'une trêve, préliminaire de la paix, et l'armée reprit la route de Tétouan.

1. Yriarte, op. cit., p. 304.

2. La victoire d'Oued r'as ouvrait le col du Fondaq uniquement à cause de l'état d'esprit de l'armée marocaine. Mais il est bien clair que si celle-ci n'eût pas été démoralisée, si elle eût été bien déterminée à combattre, la victoire en question n'eût pas servi à grand'chose. La bataille avait eu lieu à peine à la lisière de la région montagneuse, bien en avant du Fondaq, sur lequel les Marocains pouvaient se replier sans avoir rien à risquer; et les défilés, gorge étroite et longue, bordée d'escarpements, de rochers à pic et dominée par des sommets de 600 à 1 000 mètres, auraient été défendus par eux dans des conditions excellentes, s'ils l'avaient voulu. L'armée espagnole aurait probablement passé, à cause de sa supériorité en artillerie, mais l'affaire eût été difficile, le succès chèrement acquis.

§ 10. — La fin de la guerre dans les auteurs arabes.

Il est bien difficile d'accorder au récit de l'Istique une véritable valeur documentaire à cause des erreurs innombrables que contient cet ouvrage, à cause de sa partialité outrée, enfin à cause des bizarreries dont il est émaillé. Mais il y a un véritable intérêt à connaître la façon dont Es-Selâouî, son auteur, présente les événements et les juge ensuite, car c'est le seul ouvrage arabe que nous ayons sur la matière, du moins le seul qui donne quelques détails et quelques aperçus intéressants. Seulement, on ne peut faire autrement que de présenter tel quel le récit de l'auteur arabe, et ce serait une bien vaine tentative que d'essayer de le mettre d'accord avec le récit historique de la campagne.

« Lorsque les Espagnols furent entrés à Tétouan, dit Es-Selâouî¹, une partie de l'armée demeura dans la ville, une partie au dehors, à l'Est et à l'Ouest. La mahalla de Moulay 'Abbâs campait à une certaine distance, une demi-journée de marche environ. Un certain jour, les Musulmans se réunirent pour attaquer, de nuit, la portion de l'armée campée au dehors de la ville. L'événement se passa dans les derniers jours du mois de Chabân de l'année 1276.

« L'attaque se fit par une nuit obscure, alors que les Chrétiens étaient plongés dans le sommeil. Surpris, ils se levèrent pourtant et l'action s'engagea, furieuse; elle dura toute la nuit et le jour suivant; l'avantage resta aux Musulmans, et n'eût été le courage des ennemis à cause de l'appui que leur fournissait la ville, où leur chef se trou-

^{1.} Istiqçã, IV, p. 220.

vait fortifié, ils eussent éprouvé un désastre affreux. Le nombre de Chrétiens tués dans cette bataille fut d'environ 500; le nombre des blessés dépassa 1000. Les pertes subies par les Musulmans furent de peu d'importance. O'Donnell, le lendemain, voyant ce qui était arrivé à ses soldats, changea de dispositions à l'égard des Tétouanais. Il se mit à les traiter durement, usant de violence et de rigueur. Il transforma ensuite la mosquée du cheikh Aboû 'l-Hasan 'Ali Baraka en hôpital pour les blessés, et obligea les Tétouanais à lui fournir des draps et des vêtements, qu'il fit porter en grande quantité dans la mosquée.

« Les soldats chrétiens de Tétouan, toutes les fois qu'ils rencontraient un Musulman, ne manquaient pas de se

jouer de lui et de le traiter ignominieusement.

« A la suite de cet événement, O'Donnell resta une dizaine de jours à attendre que son armée se fût reposée et que les blessés fussent guéris; puis il rassembla toutes ses forces et prit ses dispositions pour attaquer l'armée marocaine. Laissant Tétouan derrière lui, il s'avança jusqu'à l'Oued Boû Sfiha; mais à son approche les habitants des villages et les combattants isolés l'environnèrent. Une rancune violente les poussait à agir. Le combat fut entamé près de l'Oued Boû Sfiha, avant même que les Espagnols ne parvinssent à l'armée marocaine. Cette rencontre fut encore plus terrible que les précédentes; le nombre des morts était innombrable; quant à celui des blessés, on ne peut s'en faire une idée. Ne pouvant arriver à ensevelir tous leurs morts, les Espagnols prirent le parti d'amonceler les cadavres par groupes de huit à dix et de les recouvrir de terre. Malgré cette précaution, beaucoup de corps restèrent sans sépulture ; aussi l'atmosphère s'emplit-elle rapidement d'une odeur pestilentielle.

« Jamais les Musulmans n'avaient infligé jusque-là une

pareille défaite à leurs ennemis.

« Le camp de Moulay 'Abbâs était fort éloigné du lieu

du combat. Manuel' donne le récit de cette bataille. Il avoue que ce jour-là beaucoup de sang coula et que de nombreux soldats et chevaux furent tués. A la nouvelle que les Espagnols étaient sortis de Tétouan et que les Musulmans leur livraient bataille près de Boû Sfîha, Moulay 'Abbâs attendit le résultat de la rencontre; à son avis, bien que les Musulmans eussent remporté une victoire complète, le résultat était assez médiocre. Le plus clair de l'affaire, c'est qu'on avait infligé à l'ennemi de grosses pertes en tués et blessés, mais il n'en était pas moins vrai pour cela que l'ennemi tenait pourtant en sa puissance le sol sur lequel il demeurait installé. Aussi le Sultan se décida-t-il à demander la paix, pensant que la fin de la guerre était ce qu'il y avait de mieux pour les Musulmans.

« Mon ami, le caïd illustre Aboû 'Abd Allah Mohammed ben Idris ben Haman El-Djerrârî, m'a raconté que la guerre entre Musulmans et Chrétiens durait depuis fort longtemps à Tétouan ².

« Le sultan Sidi Mohammed ben 'Abd Er-Rahmân le sit venir et lui remit 60 000 mitsqal pour les porter aux Musulmans qui se battaient autour de Tétouan asin de leur venir en aide. Recommandation sut saite à mon ami, quand il parviendrait au camp musulman, de s'enquérir minutieusement de l'état de la situation, de s'informer de la façon dont combattaient les troupes, si la discipline était respectée, et ensin si rien ne manquait. « Remplis ta mis-« sion, lui dit le Sultan, et reviens m'en rendre compte. » Le caïd partit et arriva le jeudi à la mahalla. Le matin du jour suivant eut lieu le combat de Boû Ssiha. L'envoyé du Sultan revint trouver Moulay 'Abbâs et le prévint que le combat était entamé entre les Musulmans et les Chrétiens. Il

^{1.} Il s'agit de Castellanos, que l'Istiqçà a maintes fois outrageusement copié sans en rien dire, et quelquefois pillé en torturant le sens des faits pour satisfaire la sotte vanité marocaine.

^{2.} Istiqça, IV, p. 221

remonta ensuite à cheval et partit à la tête d'un petit groupe de soldats pour examiner les positions des deux combattants, selon l'ordre qu'il en avait reçu du Sultan. Il rencontra les Musulmans au moment où ils cherchaient un endroit pour y déposer leurs bagages et y dresser leurs tentes, asin de se disposer à livrer bataille. L'endroit choisi fut l'Oued Akraz. Malheureusement le canon ennemi les en chassa; délogés de cet endroit, les Musulmans allèrent plus loin et s'établirent dans un autre lieu où ils se trouvaient plus en sûreté. Laissant alors leurs tentes et bagages, ils marchèrent à l'ennemi auquel ils livrèrent un combat acharné, l'obligeant à rebrousser chemin par trois et quatre fois jusqu'à l'endroit connu sous le nom d'Amsal, et lui tuant un nombre incalculable de soldats. Ce jourlà, prit part au combat le gouverneur des Sosian et des Beni Malek, Aboû Mohammed 'Abd Es-Salûm ben Abd El-Kerim ben Aouda El-Harthi. L'ennemi campa, cette nuitlà, auprès de l'oued Akraz, où les Musulmans avaient voulu s'arrêter. L'armée musulmane passa la nuit à El-Fondaq et la plupart des combattants se séparèrent, chacun allant de son côté, suivant l'habitude. On était en hiver, il faisait un froid intense; mon ami me dit : « Cela ne me plut pas. »

« Le lendemain, c'est-à-dire le samedi, l'ennemi se trouvait en position de combat, les Musulmans aussi. Le dessein de ces derniers était d'amener les chrétiens à livrer une nouvelle bataille, et de profiter d'un moment où leur position scrait critique pour les déborder, jeter le désordre dans leurs rangs et les repousser, l'épéc dans les reins, sans leur donner le temps de se reconnaître. Mais il n'en fut rien. Ce même jour on parla de paix. Le chef des Musulmans, comme celui des Chrétiens, était fatigué de la guerre et dégoûté des combats. Le lendemain, qui était un dimanche, on proposa une réunion. L'ennemi évacua la place et les Musulmans, dans le but de parer à toute éven-

1. Artillerie à cheval et de montagne du 7 au 23 mars. — 2. Cavalerie du 7 au 23 mars. — 3. IIIe corps du 6 au 23 mars. — 4. 2e division du Ier corps du 5 au 23 mars. — 5. 1re division de réserve le 23 mars. — 6. Partie de la 2e division avec le 6e de marine et la légion basque du 23 au 25 mars. — 7. Quartier général du 23 au 25 mars. — 8. IIe corps du 23 au 25 mars. — 9. Ier corps du 23 au 25 mars. — 10. IIIe corps du 23 au 25 mars. — 11. Cavalerie du 23 au 25 mars. — 12. Artillerie du 23 au 25 mars. — 13. 1re division de réserve du 24 au 25 mars. — 14. Tente de la conférence le 23 février. — 15. Tente de la conférence le 25 mars. — E. Camp marocain.



Fig. 10. — Ouedr'as. — Échelle: 1/100 000.

tualité, si l'entretien des deux chefs n'aboutissait pas, prirent des dispositions de combat.

« Enfin Moulay 'Abbâs s'avança à la tête d'un groupe de chefs, et O'Donnell arriva avec ses compagnons. Une petite tente avait été aménagée tout exprès pour l'entrevue. Tous deux, après s'être avancés l'un vers l'autre, s'y dirigèrent pour discuter. Un interprète et deux autres hommes étaient présents. Finalement la paix fut conclue. Les deux parties signèrent le traité et on se sépara, chacun retournant à son camp. Tel est le récit de la dernière guerre qui éclata entre Musulmans et Espagnols 1. »

§ 11. — Conclusion de la paix (27 avril 1860)2.

Le 27 avril 1860, la paix fut ratisiée. Le général O'Donnell et ses troupes reprirent le chemin de l'Espagne ³.

- 1. Istiqçà, IV, p. 221. On peut regretter de ne pas avoir quelques autres récits dans le même style.
 - 2. Schlagintweit, op. cit., p. 360.
- 3. G. de Lavigne, p. 174-177. Le maréchal O'Donnell quitta Tétouan le 29 avril. Il débarqua à Alicante et repartit une heure après pour Aranjuez où il arriva le 30 avril. Un aide de camp du roi, les ministres, quelques amis particuliers l'y attendaient.

Les jours suivants, les troupes rentrèrent au milieu d'ovations chaleureuses « avec un enthousiasme égal à celui qui s'est produit à Paris à deux reprises, dit G. de Lavigne (p. 174-175), au retour des troupes revenant de Crimée et d'Italie », avec des épisodes tels que les pouvaient inspirer « un climat plus ardent et des passions moins accoutumées à être contenues.

- « Les seize bataillons chargés de représenter l'armée et de recueillir les ovations que lui destinait la population madrilègne, étaient campés depuis plusieurs jours hors des murs, dans la plaine d'Amaniel : la capitale espagnole a pu, comme nous-mêmes il y a moins d'un an, se donner le spectacle d'un appareil militaire, auquel elle était d'ail-leurs moins bien initiée.
 - « La ville, le 11 mai, s'était pavoisée avec toute la pompe des villes

Le général Rios demeurait gouverneur de Tétouan, qui restait aux mains de l'Espagne jusqu'à complet paiement de l'indemnité de guerre. La garnison de la ville comprenait :

20 bataillons d'infanterie.

1 bataillon d'artillerie à pied.

7 escadrons de cavalerie.

3 batteries de campagne.

4 compagnies du génie.

A Ceuta, sous le commandement du général Gasset, demeuraient en garnison :

6 bataillons d'infanterie.

1 escadron de cavalerie.

1 batterie de montagne.

2 compagnies du génie.

espagnoles; peu de drapeaux, mais des draperies à toutes les fenêtres, des tentures à tous les balcons. Ces jours-là, on sort des garde-meubles des tapisseries précieuses qui n'ont pas d'autre usage, des bandes de velours frangées d'or et d'argent, portant brodées en riches couleurs les armoiries des grandes familles.

« L'entrée s'est faite fort tumultueusement; le peuple, qu'on n'avait pu contenir s'était mêlé à la troupe; les femmes, celles des classes élevées comme celles des classes inférieures, étaient dans les rues, saluant les bataillons au passage, se précipitant au-devant des vainqueurs, les embrassant et leur distribuant des couronnes. Le maréchal O'Donnell a été partout acclamé, et le général Prim l'objet de vivats fanatiques.

« Les seize bataillons ont quitté Madrid après avoir défilé sous le balcon de la reine. On leur a donné pour garnison les villes voisines. Les blessés, après avoir été promenés dans les voitures de la grandesse, ont reçu d'abondantes gratifications et ont été dirigés sur leurs foyers. »